



A-FILIATREULT & CIE

EDITEURS-PROPRIETAIRES

FEUILLETON du 'CANARI'

Voyages très extraordinaires

DE

Saturnin Farandoul

Dans les 5 ou 6 parties du monde et dans tous les pays connus et même inconnus de M. Jules Verne.

QUATRIEME PARTIE

— ASIE

LA RECHERCHE DE L'ELPHANT BLANC

Les fêtes de Kifir avaient attiré une masse énorme de fanatiques campés pêle-mêle dans les faubourgs et le long de la rivière, sur une espérance dominée par les splendides palais du vieux radjah Nana Sirkar. Les fidèles des castes supérieures habitaient en ville, avec de nombreuses bayadères et d'innombrables fakirs, attirés par la réputation de sainteté de la grande pagode de Chattram.

Parmi ces gens se faisait surtout remarquer une troupe étrange de fakirs, amenés, disait-on, de l'autre bout de l'Inde sur six éléphants par un riche seigneur siamois. Ces fakirs, sortis des hautes castes hindoues, avaient fait vœu de ne jamais prononcer une seule parole de leur langue maternelle et s'étaient fait une sorte de langage à eux qu'ils n'employaient que dans de rares circonstances; jamais un mot hindou ne sortait de leurs lèvres, ils s'étaient tellement habitués dans le néant pour obéir aux prescriptions de Brahma qu'ils avaient oublié tout à fait cette langue.

Seul, le chef vénéré de ces fakirs, vieillard à barbe blanche, prononçait encore parfois quelques mots hindous, mais ce n'était qu'une phrase en l'honneur de Brahma, Indra, Saurima, Wisnou, et répétée comme prière.

Ces fakirs, dont tout Kifir admirait la sainteté, n'étaient autres, on l'a déjà deviné, que Farandoul et ses maris, l'interprète tenait le rôle du riche seigneur siamois. Le radjah Nana-Sirkar avait défendu aux Européens de pénétrer à Kifir pendant les fêtes, sous peine de la vie. D'ail-



DANIEL (pas le prophète, l'autre) DANS LA FOSSE AUX LIONS

Les deux lions sont tellement occupés à se chamailler qu'ils oublient qu'il y a quelque part un Daniel à croquer.

leurs il était connu qu'un Européen surpris au milieu de cette population fanatisée eût été instantanément mis en pièces sans qu'il fût besoin pour cela des soldats du radjah.

Mais Farandoul et ses maris étaient admirablement grîmés et costumés. Farandoul, le vénérable chef de la troupe, vêtu d'un costume en lambeaux, coiffé d'un huet turban, portait autour du cou un corde de fer surchargé de toutes sortes d'objets, balles, plumes, morceaux de marbres recueillis dans tous les temples de l'Inde.

Mandibul, transformé en *sypcalah* ou charmeur de serpents, portait en bandoulière sur les lambeaux couvrant son torse herculéen, une petite

corbeille pleine de serpents nagas et de cobras à la morsure mortelle.

Dans le bungalow où ils s'étaient logés, il leur fallut donner quelques heures, dès le premier soir, à la foule pieuse des Hindous attirée par la réputation de sainteté que l'interprète leur avait faite. Les maris réunis dans la cour centrale prenaient tous les poses de fakirs abimés dans la contemplation du néant, les uns avec les bras en l'air, les autres accroupis sans en avoir l'air sur des talons préparés à leur chaussure; c'était fatigant, mais indispensable.

Tournaicol et le breton Trabado, la tête en bas et les jambes en l'air, s'étaient adossés au mur, et regardaient les assistants de l'air le plus

grave, sans qu'un muscle de leur visage vint à bouger. Le seigneur siamois, interrogé par la foule, fit courir le bruit que ces deux fakirs vivaient dans cette position incommode et dormaient même la tête en bas depuis plus de trente années sans interruption.

Le bruit seul des fêtes de Kifir avait pu les décider à user de leurs jambes pour voyager, encore avaient-ils fait la moitié de la route la tête en bas, et s'y remettaient-ils tous les soirs dans leur chambre pour prendre du repos.

Le maigre Escoubico, par la faveur du Siamois, devint un anachorète qui ne mangeait comme les autres hommes que pendant un mois

tous les dix ans; à l'occasion du voyage, il s'était accorlé cette fois-ci deux mois de nourriture.

Il n'est pas jusqu'à l'anglais Kirkson, gros et gras mangeur de bilcock, qui ne fit bonne figure, transformé en fakir végétalieu, vivant depuis son enfance enterré jusqu'aux épaules dans un champ près de Calcutta, et se nourrissant seulement des herbes poussant à la portée de son bras.

Bien entendu, il avait, comme les autres, quitté son trou pour assister aux fêtes de Kifir.

Mandibul le sapwallah dut, à la lueur des torches, faire sortir les cobras et les nagas endormis dans son panier. Il n'eut pas besoin, comme les autres charmeurs de serpents, d'une jatte de lait pour réveiller les dangereux reptiles; sans hésitation aucune, il introduisit la main dans la corbeille et tira brusquement trois superbes serpents qu'il agita au-dessus de sa tête.

Le cercle s'était bien vite agrandi, personne ne se souciait d'approcher trop près des reptiles que le sapwallah maniait avec une incroyable audace, sans aucune des précautions de ses confrères.

Une troupe de bayadères, logée aussi dans le bungalow, s'était mêlée à la foule; ses musiciens, joueurs de flûtes et de tambourins, accompagnaient les exercices de Mandibul, de leur musique tour à tour monotone et furieuse.

À la fin, Mandibul, dans un accès de verve, jeta en l'air ses serpents, les rattrapa, les enroula autour de son cou, les fit descendre dans ses vêtements et sortir par ses manches; les mouvements saccadés des reptiles trahissaient leur fureur, l'assemblée baletante reculait tous les jours, mais, d'un geste rapide, Mandibul les réintégra dans la corbeille, et reprit sa première posture et son air détaché des choses d'ici bas. L'utilité de dire que les terribles cobras et nagas étaient de simples imitations données comme souvenir à Mandibul par une des habitantes des appartements sacrés.

Farandoul, le vieux fakir à barbe blanche, n'avait pas bougé; comme tous les regards étaient portés sur lui, il pensa que le moment était venu d'entrer en scène à son tour.

— Le monde était mort, dit-il, Brahma et Wisnou voulurent le recréer; les Devas et les Danvas transportèrent le mont Mandara au milieu de l'océan sur le dos de la reine des